

Lundi, 7 mars 1853.

ŒUVRES  
DE  
FRÉDÉRIC LE GRAND  
(1846-1853) (1)

A côté de l'Édition monumentale des Œuvres du grand Frédéric, ordonnée par le Gouvernement prussien et dirigée par M. Preuss, historiographe de Brandebourg, il s'en publie une à l'usage du public, toute pareille quant au contenu, et qui n'est, à vrai dire, que la même édition moins magnifique et sous un format différent. Cette Édition, qui en est maintenant au vingtième volume, mérite en France notre attention et revendique sa place dans nos bibliothèques. J'ai déjà parlé ailleurs (2) des *Œuvres historiques* de Frédéric qui sont justement classées à la tête des meilleures histoires modernes. L'Édition contient ensuite les *Mélanges* philosophiques et littéraires du roi; ses *Poésies* qui sont pour nous son plus gros péché, mais qu'on ne pouvait omettre et qui ont leur valeur historiquement; enfin

(1) A Berlin, chez Rodolphe Decker, imprimeur du roi, et à Paris chez Klincksieck, rue de Lille, 11.

(2) *Causeries du Lundi*, tome III.

l'on arrive à la *Correspondance* qui, avec les *Histoires*, forme la partie la plus intéressante de cette grande publication. On a déjà cinq volumes des *Lettres* de Frédéric, groupées par séries et rangées selon les personnes avec lesquelles il correspond et dont on publie également les lettres. Cette *Correspondance* bien lue fait pénétrer aussi avant qu'on peut le désirer dans l'âme et dans la pensée d'un roi qui fut véritablement grand, et qui, comme tous les grands hommes, inspire à ceux qui l'approchent de plus près une admiration plus réfléchie. Le savant historien et éditeur, M. Preuss, qui préside à la publication de cette œuvre royale et nationale tout ensemble, me faisait l'honneur de m'écrire, il y a quelque temps, « qu'il y travaille avec enthousiasme. » Plus j'ai lu Frédéric, et mieux j'ai compris ce mot.

Ce qui a fait tort à Frédéric en France et ce qui crée aujourd'hui encore une prévention contre lui, c'est précisément ce qui a d'abord été cause de sa vogue et de sa faveur, je veux parler de ses relations avec nos philosophes. Pour leur plaire, pour séduire ces princes et meneurs d'Athènes, il s'est mis à leur ton et a développé la veine railleuse, goguenarde, qui était en lui, mais qui n'y était pas aussi essentiellement qu'on le croirait. Qu'on relise dans leur suite ses *Lettres* à Voltaire, à d'Alembert, et, au milieu de quantité de choses qui font tache et qu'on regrette d'y trouver, on reconnaîtra dans le fond des sentiments un sage et un roi. Son irrégion même, qui éclate pour nous dans ses rapports avec nos philosophes, et qui est le côté par lequel il les a le plus regardés, cette irrégion qui jure si fort avec son rôle de roi fondateur et instituteur de peuple, n'était pas au fond ce qu'accusent ses *Correspondances* les plus connues. Un homme de mérite et d'un caractère respectable, M. le docteur Henry, pasteur de l'église française de Berlin, a examiné ce point dans un sentiment de pa-

triotisme et de christianisme à la fois, et avec le désir de trouver Frédéric moins coupable qu'il ne paraît à travers Voltaire. Il a très-bien montré comment, du côté de la France, l'écho répétait et doublait en quelque sorte des paroles familières dites à huis clos à Berlin ou à Potsdam, et que l'Allemagne, en son temps, n'entendait pas. La gloire, la patrie, l'amitié, voilà des sujets sur lesquels Frédéric ne plaisantait jamais : M. Henry est allé plus loin, il voudrait y joindre certaines convictions intimes en fait de religion, et, nous présentant le roi par un aspect allemand et tout nouveau, il dit : « Frédéric voulait la loi et la religion avec toute la puissance de son génie ; c'était à la surface de son âme seulement qu'il plaisantait sur des sujets qui ne lui paraissaient pas tenir au fond des choses, et dans la pensée que ces plaisanteries n'arriveraient jamais à la connaissance du public. *Il s'abandonnait à un mauvais ton de société ; le fond de son âme était sérieux ; il aimait la solitude et la méditation.* » Je ne prends que ces derniers mots, et je les crois vrais. Aujourd'hui, en m'occupant de la Correspondance de Frédéric selon l'ordre où elle se déroule à nous dans les OEuvres complètes, je m'attacherai surtout à montrer en lui les sentiments du cœur et de l'âme, tels qu'il les avait dans la jeunesse et qu'il les garda jusque sur le trône, au moins tant que ses premiers amis vécutent. Si j'avais suivi toute ma pensée, j'aurais intitulé ce chapitre : *Frédéric ou l'Amitié d'un Roi.*

Frédéric avait vingt-huit ans lorsqu'il monta sur le trône en 1740. Sa jeunesse, avant ce temps, se partage en deux portions distinctes, l'une qui va jusqu'à sa tentative de fuite à dix-huit ans et jusqu'à son incarcération, et l'autre qui date de sa réconciliation avec son père. On sait les détails touchants de ses premières et atroces infortunes par les Mémoires de sa sœur, la marquise de Bareith. Pourtant Frédéric a gardé plus tard

le silence sur les faits de cette époque; il s'est honoré comme roi et comme fils par sa réserve respectueuse; il s'est même donné tort en quelques mots et a pris sur lui la faute avec abnégation dans ses *Mémoires de Brandebourg*. Faisons comme lui et passons sur cette sombre et funeste période de persécution domestique. On le trouve en 1732, au sortir du fort de Custring, âgé de vingt ans, mûri déjà par le malheur, maître de lui-même et de ses passions, avide de réparer par l'étude les dissolutions premières. Même depuis sa rentrée en grâce auprès de son père, il paraît peu à Berlin; marié par pure obéissance, il vit comme s'il ne l'était pas; il habite le plus ordinairement à Ruppin dont il est gouverneur; il y exerce son régiment et passe de longues heures à lire, à écrire, à faire de la musique, à disserter avec des amis. Il s'est surtout fait une solitude très-animée, très-conversante et selon ses goûts, à son château de Rheinsberg ou Remusberg qui est près de là : « Nous sommes une quinzaine d'amis retirés ici, qui goûtons les plaisirs de l'amitié et la douceur du repos. » Les occupations y sont de deux sortes, les agréables et les utiles : « Je compte au rang des utiles l'étude de la philosophie, de l'histoire et des langues; les agréables sont la musique, les tragédies et les comédies que nous représentons, les mascarades et les cadeaux que nous donnons. Les occupations sérieuses ont cependant toujours la prérogative de passer devant les autres, et j'ose vous dire que nous ne faisons qu'un usage raisonnable des plaisirs. » Il écrivait cela à un de ses amis M. de Suhm, envoyé de Saxe en Prusse, et l'une des figures les plus aimables et les plus attachantes qui se dessinent parmi ces premiers amis du grand Frédéric.

M. de Suhm s'était mis à traduire de l'allemand en français à l'usage de Frédéric, pour qui une lecture allemande était pénible, la *Métaphysique* de Wolff. Wolff

était le disciple et le divulgateur de Leibniz, et, quand il n'était pas lui-même assez clair, M. de Suhm se chargeait de l'expliquer au prince. L'esprit humain, pour sortir de la routine où il est sujet à s'endormir et à se rouiller, a de temps en temps besoin d'un précepteur philosophique nouveau : ce précepteur excitateur, qui doit quelque peu se mettre à la portée des gens du monde, varie beaucoup selon les pays et selon les temps : tantôt ce sera *la Sagesse* de Charron, tantôt *la Logique* de Port-Royal ou même Malebranche en ses *Entretiens*, tantôt Locke qui, pour la France, fut toujours trop long. Ici, à ce moment, en Allemagne, c'était Wolff qui remplissait cet office de maître à penser, et qui, à travers les systèmes très-contestables et le roman métaphysique dont il était l'interprète, faisait sentir du moins les avantages d'une raison plus libre et d'un bon sens plus dégagé : « C'est le bonheur des hommes quand ils pensent juste, disait Frédéric, et la Philosophie de Wolff ne leur est certainement pas de peu d'utilité en cela. » La reconnaissance de Frédéric envers M. de Suhm « qui lui a débrouillé le chaos de Leibniz, éclairci par Wolff, » est donc très-sincère et très-vive ; il a pour lui une de ces amitiés idéales, passionnées, enthousiastes, telles qu'en conçoivent les nobles jeunes gens. Il lui doit d'avoir pénétré pour la première fois dans la vie de l'esprit. Il y a si peu d'hommes qui pensent ; « la plupart ne s'occupent que des objets présents, ne parlent que de ce qu'ils voient, sans penser à ce que c'est que les causes cachées et les premiers principes des choses. » Frédéric, après la manœuvre de chaque matin, après les conversations assommantes ou frivoles qu'il avait à essayer, et dont il fait des tableaux piquants, avait des soifs de Tantale pour les sources spirituelles. Wolff alors était là, Wolff et ses cahiers, commentés surtout et vivifiés par la parole de M. de Suhm.

Celui-ci a été pour Frédéric un initiateur, et le royal disciple lui en sait un gré infini. On voit luire dans cette Correspondance mutuelle comme un éclair d'une de ces amitiés à la Platon, faites pour unir ceux qu'anime un même culte du beau et du vrai. On a sous les yeux un Frédéric sans impiété, sans rien de cette plaisanterie cynique qu'il croyait quelquefois de bon air d'afficher en s'adressant à ses correspondants de France.

Il a pour M. de Suhm une haute estime mêlée de sympathie et de tendresse, et, pour l'exprimer, il semble emprunter quelque chose aux dialogues des anciens : « Vous savez, sans que j'aie besoin de vous le répéter, que la connaissance des perfections est le premier mobile de notre plaisir dans l'amour et dans l'amitié qui est fondée sur l'estime. Et c'est cette représentation que se fait mon âme de vos perfections, qui est le fondement de la parfaite estime que j'ai pour vous. » Il nous définit, à d'autres jours, son ami en des termes moins métaphysiques et charmants de grâce; tremblant pour sa santé, au moment où il le voit s'éloigner pour aller en Russie : « Votre corps délicat, lui dit-il, est le dépositaire d'une âme fine, spirituelle et déliée. » Par allusion sans doute à cette frêle enveloppe que l'âme dévore, il l'appelle familièrement son cher *Diaphane*. Quand il le sait malade et qu'il le voit comme prêt à s'évanouir dans sa pure essence, il s'écrie : « La seule pensée de votre mort me sert d'argument pour prouver l'immortalité de l'âme; car serait-il possible que cet être qui vous meut et qui agit avec autant de clarté, de netteté et d'intelligence en vous, que cet être, dis-je, si différent de la matière et du corps, cette belle âme douée de tant de vertus solides et d'agrémens, cette noble partie de vous-même qui fait les délices de notre société, ne fût pas immortelle? » La conversation de M. de Suhm avait un charme particulier qui nous ar-

rive jusque dans ses lettres, quelque chose d'affectif et de pénétrant : Frédéric y était sensible autant qu'esprit peut l'être : « Si désormais vous alliez vous résoudre à ne parler et à n'écrire qu'en chinois, lui disait-il, je serais homme à l'apprendre pour profiter de votre conversation. » Quant à M. de Suhm, il a, dès les premiers instants, deviné et senti la grandeur de Frédéric; il lui a voué une admiration tendre, ardente, perspicace, qui lui révèle à l'avance la gloire du prochain règne, et qui déborde prophétiquement en toutes ses paroles. Il voit dans l'ami ce que sera le monarque, et mieux qu'il ne sera, parce que, tout en voyant juste, il y mêle les effusions et les ingénuités d'une nature aimante. Frédéric à tout moment l'apaise et le modère le plus qu'il peut : « La tendresse vous a mené la plume, et on sait qu'elle est aveugle comme la Fortune. » — « Je ne saurais finir cette lettre, lui écrit-il un jour, sans vous prier encore une fois bien sérieusement de ne me donner ni du grand ni du sublime dans vos lettres. En les lisant, je m'imagine qu'elles s'adressent à d'autres qu'à moi, et je ne me reconnais du tout point aux traits sous lesquels vous me dépeignez. Ne voyez en moi qu'un ami sincère, et vous ne vous tromperez jamais; mais n'exaltez pas des mérites que je n'ai pas, et qui me font rougir de ne les pas avoir. » Cette modestie chez Frédéric est sincère; on sent qu'il rougit, en effet, d'être si loué, si admiré par son ami; il se rabat toujours, en lui parlant, à n'être qu'un individu marqué au coin de la plus commune humanité, digne de lui pourtant par le cœur, et capable d'apprécier un ami « qui fait revivre les temps sacrés d'Oreste et de Pylade, du bon Pirithoüs, du tendre Nisus... » A la manière et à l'accent dont tout cela est dit, on ne peut supposer que ce soient des lieux communs.

Frédéric, en cette période de sa vie, n'a qu'un désir,

celui d'arriver à la sagesse, à la vérité, à la constance, et de se perfectionner, « de prendre pour modèle tout ce qu'il y eut jamais de grands hommes, et, tirant de leurs caractères tout ce qui peut entrer dans celui d'un seul, de travailler sincèrement à en former le sien. » Toutes ses lettres, toutes ses confidences respirent ce noble et vertueux effort; quelque carrière qu'il entreprenne, il n'est pas de ceux qui ne s'y portent qu'à demi; c'est dans ces années véritablement qu'on peut dire qu'il a jeté les fondements de son âme : « Pour ce qui me regarde, écrit-il (15 novembre 1737), j'étudie de toutes mes forces, je fais tout ce que je puis pour acquérir les connaissances qui me sont nécessaires pour m'acquitter dignement de toutes les choses qui peuvent devenir de mon ressort; enfin, je travaille à me rendre meilleur, et à me remplir l'esprit de tout ce que l'antiquité et les temps modernes nous fournissent de plus illustres exemples. » Et encore (21 mars 1738) : « Quant à mon esprit, je le cultive autant qu'il m'est possible. Je voudrais, s'il se peut, en faire une terre bien fertile et ensemencée de toutes sortes de bonnes choses, afin qu'elles puissent germer à temps et porter les fruits qu'on en peut attendre. » C'est à ce même moment enfin qu'il écrivait au respectable Duhan, son ancien précepteur et maître (10 février 1738) : « Je suis enseveli parmi les livres plus que jamais. Je cours après le temps que j'ai perdu si inconsidérément dans ma jeunesse, et j'amasse, autant que je le puis, une provision de connaissances et de vérités. » Plus tard, bientôt, au lendemain de son avènement au trône, la passion le saisira; l'amour de la gloire, l'idée de frapper un grand coup au début et de marquer sa place dans le monde le fera, coûte que coûte, guerrier et conquérant; il semblera oublier ses vœux et ses serments philosophiques de la veille; il oubliera qu'il vient justement de



réfuter Machiavel, il distinguera entre la morale qui oblige les particuliers et celle qui doit diriger le souverain. Pourtant, quoi qu'il fasse, et malgré les transformations ou les échecs que subira sa nature morale première, malgré les démentis et les étonnements qu'elle pourra donner à ceux qui l'auraient jugée plus pacifique et plus pure, c'est sur ces premiers fondements que la force d'âme de Frédéric reposa toujours; c'est en vertu de l'éducation énergique et de la discipline de ces huit années qu'il demeura constamment l'homme du travail, du devoir et de la patrie.

J'ai parlé de philosophie et de métaphysique : même à cette date où Frédéric s'y laisse le plus initié, il ne faut pas croire qu'il sorte pour cela de son tour d'esprit pratique et de son caractère. Il rappelle plus d'une fois son généreux et plus confiant ami, M. de Suhm, à la réalité et à l'expérience : les Descartes, les Newton, les Leibniz peuvent venir et se succéder, sans qu'il y ait danger pour les passions humaines de perdre du terrain et de disparaître : « Selon toutes les apparences, on raisonnera toujours mieux dans le monde, mais la pratique n'en vaudra pas mieux pour cela. » Dans sa douce et studieuse retraite de Remusberg, regrettant l'ami absent : « Il me semble, lui écrit-il (16 novembre 1736), il me semble que je vous revois au coin de mon feu, que je vous entends m'entretenir agréablement sur des sujets que nous ne comprenons pas trop tous deux, et qui cependant prennent un air de vraisemblance dans votre bouche. Wolff dit sans contredit de belles et bonnes choses, mais on peut pourtant le combattre, et, dès que nous remontons aux premiers principes, il ne nous reste qu'à avouer notre ignorance. Nous vivons trop peu pour devenir fort habiles; de plus, nous n'avons pas assez de capacité pour approfondir les matières, et d'ailleurs il y a des objets qu'il

semble que le Créateur ait reculé afin que nous ne puissions les connaître que faiblement. » Le Frédéric de Remusberg, même dans ses accès de métaphysique, ne se laissera donc pas emporter plus loin que ne lui permet le bon sens; mais ce qui fait le cachet de cette Correspondance de jeunesse, c'est l'absence de toute ironie, et, même dans le doute, un sérieux digne de ces sujets graves.

Il y a un moment touchant, c'est celui où M. de Suhm, nommé par la Cour de Dresde envoyé extraordinaire en Russie, quitte Berlin pour Pétersbourg (novembre 1736). Frédéric s'en émeut : outre ce qu'il perd d'agrément et de ressources dans les entretiens de son ami, il craint pour sa santé dont la délicatesse est si fort en contraste avec la rigueur du climat de Moscovie. Il essaie de l'ébranler; il voudrait le retenir; il ose lui faire part de ses craintes : « J'avoue que plus j'y pense, et plus je crains que je ne sois obligé de prendre un congé éternel de vous. Vous savez et enseignez si bien ce que c'est que l'éternité! Ne frémissiez-vous pas à ce seul nom? Mon cher Diaphane, faites bien vos réflexions, je vous en prie, et, pour une vaine ombre d'établissement, n'allez pas commettre un meurtre en votre propre personne. Que me servira votre âme immortelle après votre mort? Les précieux débris d'un corps si chéri ne me seront d'aucune utilité. » Mais Frédéric n'est pas encore roi, il n'a rien à offrir à son ami que ses sentiments pour le retenir; loin de disposer d'aucune position, d'aucune faveur, il est lui-même dans la gêne. On saisit ici un sentiment d'une grande délicatesse, et où il laisse percer avec une sorte de pudeur le désir de devenir roi; il s'en repent aussitôt, car c'est la même chose que de désirer la mort d'un père : « Je me flatte de la douce espérance de vous voir à Berlin avant votre départ; je n'aurai que des larmes pour vous reconduire, et des

souhait pour vous accompagner. Souffrez que je vous fasse un aveu de ma faiblesse; je rougis en le faisant *l'amitié vient de me faire faire des vœux que l'ambition ne m'aurait jamais arrachés*. Mais je me rendrais indigne de votre estime si je ne les étouffais. »

La santé de M. de Suhm justifia trop les craintes de son ami : après plus de trois années de séjour en Russie, et au moment où Frédéric devenu roi lui écrivait : « Revenez et soyez à moi, » M. de Suhm, épuisé de forces, expirait dans le voyage. Les lettres que Frédéric lui écrit durant ces trois ans sont d'un grand intérêt, en ce que l'on continue d'y saisir les progrès et la marche de son esprit. Une circonstance piquante, c'est que le métaphysicien diplomate devient durant ce temps son agent d'affaire et de finances : M. de Suhm est chargé par Frédéric, à qui son père refuse le nécessaire, de négocier quelques emprunts d'argent auprès de l'impératrice Anne ou de son favori Biron, duc de Courlande. On a souvent cité (1) des passages de lettres de Frédéric qui se rapportent à ce point délicat : on voit qu'il hésitait à contracter une obligation de ce genre envers l'impératrice : la nécessité toutefois le força de passer sur toutes les considérations. Il parle en style figuré de ces sommes qu'il attendait pour payer ses créanciers; il les désigne comme s'il s'agissait d'un livre sous le titre de la *Vie du Prince Eugène* : « Je suis à la fin de toutes mes lectures, et j'attends avec grande impatience la *Vie du Prince Eugène*. Quelqu'un, ces jours passés, m'a sommé de lui en donner un extrait; je me suis fort excusé sur ce que l'original n'était pas entre mes mains, ce qui fit une scène semblable à celle qui se trouve dans *le Joueur*, où M. Galonnier (*le tail-*

(1) Voir au tome 1<sup>er</sup>, page 202, de l'exacte et judicieuse *Histoire de Frédéric le Grand*, par M. Camille Paganel, 2<sup>e</sup> édition, 1847.

leur) et madame Adam (*la sellière*) viennent lui rendre visite... Enfin onze ou douze personnes sont entêtées de la *Vie du Prince Eugène*, ils la veulent avoir à quelque prix que ce soit; jugez de ma situation. Je me voue à tous les saints... » Ce qui est plus fait pour intéresser en ces lettres, c'est de voir déjà percer le roi dans Frédéric par certaines questions politiques précises qu'il adresse à son ami : une lettre de lui, datée de Berlin 27 juillet 1737, contient une série de ces questions telles à première vue, qu'aurait pu les adresser un Bonaparte à cet âge. N'allons pas pourtant nous y méprendre; sachons que c'est une note de Voltaire, alors occupé de son *Pierre le Grand*, que Frédéric se borne à transmettre à M. de Suhm. Seulement le roi a pris à son compte la curiosité de l'historien : « Je souhaiterais savoir : 1° si, au commencement du règne du Czar Pierre I<sup>er</sup>, les Moscovites étaient aussi brutes qu'on le dit ; 2° quels changements principaux et utiles le Czar a faits dans la religion ; 3° dans le gouvernement qui tient à la police générale ; 4° dans l'art militaire ; 5° dans le commerce ; 6° quels ouvrages publics commencés, quels achevés, quels projetés, comme communications de mers, canaux, vaisseaux, édifices, villes, etc. ; 7° quels progrès dans les sciences, quels établissements ; quel fruit en a-t-on tiré ? 8° quelles colonies a-t-on envoyées ? et avec quels secours ? 9° comment les habillements, les mœurs, les usages ont-ils changé ? 10° la Moscovie est-elle plus peuplée qu'auparavant ? 11° combien d'hommes à peu près, et combien de prêtres ? 12° combien d'argent ? » Il désire être instruit sur tous ces points à fond, en détail : « Vous aurez soin d'écartier toutes les nouvelles fausses ou incertaines, et de ne donner place qu'aux seules vérités que vous apprendrez. » De telles réponses précises sont difficiles partout, et en Russie plus qu'ailleurs. M. de

Suhm, avant de se croire en état d'y satisfaire, développe au prince quelques considérations générales, « dont sa pénétration, dit-il, saura d'elle-même tirer les conséquences particulières. » Ces considérations qu'il présente ont de l'étendue et de la portée; ne soupçonnant pas que Voltaire est derrière ces questions, il croit répondre à l'arrière-pensée dans laquelle Frédéric l'avait consulté, quand il insiste sur les fortes qualités du soldat russe et sur les circonstances militaires du pays : « Je tiens cet État invincible sur la défensive. » Le moment alors était glorieux pour la Russie; c'était l'heure des victoires du comte de Münnich, de la prise d'Oczakow; Frédéric, en sa retraite de Remusberg, en est ému; il a beau faire l'indifférent et le sage, on s'aperçoit que le sang des Alexandre et des César commence à bouillonner en lui :

« J'ai reçu, mon cher, votre belliqueuse lettre; je n'y vois que les triomphes du comte de Münnich et la défaite des Turcs et des Tartares. Je vous avoue que je suis de ces personnes qui aiment à partager la gloire des autres, et que, sans la philosophie, je verrais avec inquiétude tant de grandes actions sans y assister. Le comte de Münnich paraît vouloir faire l'Alexandre de ce siècle...

« Il y a un bonheur à venir à propos dans le monde, sans quoi on ne fait jamais rien. Le prince d'Anhalt, qui est peut-être le plus grand général du siècle, demeure dans une obscurité dont lui seul peut ressentir tout le poids; et d'autres, qui ne le valent pas de bien loin, sont les arbitres de la terre. Cela revient à ce que je viens de dire, qu'il ne suffit pas d'avoir simplement du mérite, mais qu'il faut encore être en passe de le pouvoir faire éclater.

« Les paisibles habitants de Remusberg ne sont pas si belliqueux; je me fais une plus grande affaire de défricher des terres que de faire massacrer des hommes, et je me trouve mille fois plus heureux de mériter une couronne civique que le triomphe.

« Nous allons représenter l'*Œdipe* de Voltaire, dans lequel je ferai le héros de théâtre; j'ai choisi le rôle de Philoctète; il faut bien se contenter de quelque chose... »

M. de Suhm, qui l'a compris, et qui lit, à travers cette indifférence soi-disant philosophique, le regret et

le tourment d'une âme amoureuse des grandes choses, lui va toucher la fibre secrète et le rassure en lui disant :

« La réflexion que vous faites, Monseigneur, sur le bonheur qu'il y a à venir à propos dans le monde est des plus justes, et serait très-propre à consoler le héros (*le prince d'Anhalt*) dont Votre Altesse Royale a une si haute opinion, si à ses qualités guerrières il savait joindre votre philosophie, Monseigneur. Pour ce qui est de mon héros, je n'en suis pas en peine. Il aura l'avantage des génies supérieurs qui est de se rendre, pour ainsi dire, maître des conjonctures, de les faire naître et de les gouverner à son gré par sa sagesse ou par sa constance, par sa modération ou par sa bravoure, selon le cas et le besoin. J'espère bien, pour le coup, que Votre Altesse Royale ne me demandera pas de qui je parle ; ou, si quelque chose pouvait encore la retenir en doute, ce ne pourrait être que sa modestie. »

Ce passage a cela de remarquable qu'il définit admirablement à l'avance les caractères du génie et de la destinée du grand Frédéric, lequel en effet a dû s'appliquer à faire naître les circonstances, ou à s'y approprier au fur et à mesure qu'elles naissaient ; qui porte en tout et qui met à tout le cachet de la volonté, du travail et d'un certain effort, et qui ne le recouvre et ne le revêt point de splendeur ; de spontanéité et de poésie, comme il arriva plus tard dans l'apparition étonnante et tout d'un jet de Napoléon.

Ce qui peut paraître singulier, c'est que Frédéric ne se tient point pour atteint et convaincu par l'explication pleine d'espérance et de grandeur que lui a donnée M. de Suhm. Il persiste à repousser toute comparaison, tout point de contact avec les héros, avec les conquérants ; il en est presque là-dessus aux lieux communs de la philosophie : « Si les qualités du cœur peuvent entrer dans la composition d'un héros, si la fidélité et l'humanité peuvent tenir lieu de cette fureur brutale et souvent barbare des conquérants ; si le discernement et le choix des honnêtes gens peut être préféré au vaste génie de ceux qui conçoivent les plus grands desseins ;

si enfin les bonnes intentions et la douceur sont préférables à l'activité de ces *hommes remuants* qui semblent être nés pour bouleverser tout le monde; alors, et à ces conditions, je puis entrer en compromis avec eux. » Voilà qui est formel; hors de là, il ne veut et ne voit rien de commun entre eux et lui; à l'entendre, il n'aspire qu'à la bonté, à la douceur, à toutes ces qualités qui font le bon citoyen plutôt que le grand homme : « Je n'ai pas le vain orgueil de prétendre à ce titre, et je vous assure que j'y préférerais constamment ceux de fidèle ami, d'homme compatissant aux misères des hommes, et enfin d'homme qui ne croit être homme que pour faire du bien aux autres hommes, en quelque situation qu'il se trouve. »

On ne peut supposer que Frédéric, en parlant ainsi, dissimule, ni qu'il veuille donner le change à son ami, et il en faut conclure qu'à cette date M. de Suhm lisait plus nettement en lui que lui-même. Cependant le passage que j'indique, et vingt autres que je pourrais également citer, sont trop directs et trop expressifs pour ne pas ouvrir un jour vrai sur le fond premier de la nature de Frédéric, dussent-ils paraître en contradiction ouverte avec ce qui a suivi.

Il n'y a, je le répète, qu'une explication plausible, et que Frédéric lui-même a donnée plus d'une fois depuis : c'est qu'aussitôt à son arrivée au trône, il fut pris d'un ardent désir de s'illustrer aux yeux de l'Europe par quelque fait mémorable et utile à son pays; il fut comme transporté par un soudain démon de gloire et de renommée : de là la conquête de la Silésie. Après quoi, il n'eût pas mieux demandé que de redevenir le roi pacifique, humain et administrateur qu'il avait d'abord rêvé d'être et qu'il fut en définitive. Mais les autres ne le lui permirent pas de sitôt; et, après avoir commencé par être un envahisseur, force lui fut de res-

ter pendant des années un infatigable donneur de batailles et de devenir le plus grand capitaine de son époque : mais, l'étoffe de l'esprit et du caractère y étant, on peut dire encore qu'il ne le devint que par la force des choses.

Cependant le roi Frédéric-Guillaume, son père, était au terme de sa vie et de son long règne ; atteint d'une hydropisie croissante, il ne pouvait plus aller que peu de temps ; chaque jour on attendait sa mort, et les regards, les ambitions se tournaient du côté du prince si longtemps écarté. Frédéric-Guillaume mourut le 31 mai 1740. Le 13 avril, c'est-à-dire six semaines auparavant, Frédéric écrivait à M. de Suhm ces belles paroles : « Vous pouvez bien juger que je suis assez tracassé dans la situation où je me trouve. On me laisse peu de repos, mais l'intérieur est tranquille, et je puis vous assurer que je n'ai jamais été plus philosophe qu'en cette occasion-ci. Je regarde avec des yeux d'indifférence tout ce qui m'attend, sans désirer la fortune ni la craindre, plein de compassion pour ceux qui souffrent (*son père à l'agonie*), d'estime pour les honnêtes gens et de tendresse pour mes amis. Vous que je compte au nombre de ces derniers, vous voudrez bien vous persuader de plus en plus que vous trouverez en moi tout ce qu'Oreste trouva jamais dans Pylade... » Par ces derniers mots, et à la veille de l'exécution, Frédéric se montrait fidèle à ce qu'il disait à son ami dès l'origine de leur liaison, et à ce qu'il n'avait cessé de lui répéter : « Si jamais je puis être le moteur de vos destinées, je vous garantis que je n'aurai d'autre soin que celui de vous rendre la vie aussi agréable qu'il me sera possible. Rendre quelqu'un heureux est une grande satisfaction ; mais faire le bonheur d'une personne qui nous est chère, c'est le plus haut point où puisse atteindre la félicité humaine. »



Enfin, Frédéric-Guillaume ayant succombé, et les premiers soins donnés aux affaires de l'État, Frédéric, quinze jours après son avènement, pouvait écrire à M. de Suhm : « Il ne dépend plus que de vous d'être à moi, et j'attends votre résolution pour savoir comment et sur quel pied vous voudrez l'être. » M. de Suhm, tel que nous le connaissons, n'avait qu'une réponse à faire, se démettre auprès de sa Cour des fonctions dont il était chargé, et voler dans les bras de son ami. C'est ce qu'il se hâta de faire, mais ses forces le trahirent. Obligé de s'arrêter à Memel, puis à Varsovie, il y mourut le 8 novembre 1740, à l'âge de quarante-neuf ans. Cinq jours avant sa mort, il adressa à Frédéric une admirable lettre qui peint l'une des plus belles âmes qui aient passé sur la terre, et qui couronne dignement cette idéale amitié. Je la donnerai ici presque en entier, car, parfaitement inconnue chez nous, cette lettre appartient à notre langue que maniait avec tant de facilité et de distinction cet esprit supérieur et cette âme chaleureuse de M. de Suhm. La beauté des sentiments qu'on y voit exprimés réfléchit en partie sur Frédéric, qui savait si bien les comprendre, et qui fut digne, à cet âge, de les inspirer :

« Varsovie, 3 novembre 1740.

« Sire,

« C'est en vain que l'on me berce encore d'espérances ; c'est en vain que l'amour de la vie et les puissants attraits qu'y ajoute encore la riante perspective qui m'était ouverte, cherchent à nourrir l'illusion de mon cœur par l'ardeur de ses désirs ; c'est en vain, en un mot, que je voudrais me le cacher à moi-même : chaque heure, chaque instant me le fait sentir plus profondément, et m'avertit que la fin de ma vie approche. Et quelque désir que j'eusse d'épargner à Votre Majesté la douleur de cette nouvelle, s'il était possible qu'elle ne lui parvînt jamais, et ne troublât ainsi aucun instant le repos de son grand et sensible cœur, un devoir trop important et trop sacré y est attaché pour que je pusse cependant la lui cacher.

« Oui, Sire, il n'est que trop certain, après bien des soins inutiles

pour prolonger mes jours, je me vois enfin sur le bord de la tombe. *Hélas! je fais naufrage au port.* Le Ciel ne permet pas que vous ayez le temps d'exécuter vos bons desseins envers moi. Sans doute que le bonheur dont j'allais jouir était trop parfait pour pouvoir devenir ici-bas mon partage, et c'est (oui, je l'espère fermement, mourant en bon chrétien, et avec la tranquillité que m'inspire le témoignage de ma conscience), c'est pour m'en rendre participant dans une autre vie que le Maître suprême de nos destinées va me retirer de celle-ci.

« Encore peu de jours, peu d'heures peut-être, et je ne serai plus. Voilà pourquoi, Sire, je me fais un devoir et m'empresse à vous écrire encore une fois, afin de vous recommander ma pauvre famille... »

Suivent les recommandations du plus tendre père en faveur de ses quatre enfants et de sa sœur qui leur sert de mère; après quoi il poursuit :

« Il me suffit sans doute, Sire, de vous avoir témoigné ces derniers souhaits d'un cœur paternel pour pouvoir espérer avec confiance qu'ils seront exaucés. Aussi suis-je, après ce dernier et pénible acte de mes faibles et tremblantes mains, tout aussi tranquille sur le sort de ma famille que je le suis par rapport au mien propre, dans ce moment où je viens de remettre mon âme entre les mains de l'Être infiniment bon par qui elle existe, et qui ne l'a sans doute appelée à l'existence que pour la félicité.

« Maintenant il ne me reste plus qu'à détacher mon cœur de la terre pour le tourner vers la source éternelle de toute vie et de toute félicité. Ah ! c'est dans ce moment que je sens toute la force du doux lien qui m'attache au plus aimable, au plus vertueux des mortels que la bonté du Ciel m'ait fait rencontrer sur la terre pendant le pèlerinage de mes jours. Ah ! c'est dans ce moment que je sens tout ce qu'il m'en coûte à rompre ce lien. Toutefois ma fermeté triomphera, car une grande et consolante espérance me soutient, l'espérance inébranlable que tout ce qui fut créé pour aimer rentrera un jour dans la source inépuisable et éternelle de tout amour.

« L'heure approche, je sens déjà que mes forces m'abandonnent; il faut se quitter. Adieu ! Encore une larme, elle mouille vos pieds : oh ! daignez la regarder, grand roi, comme un gage du tendre et inaltérable attachement avec lequel votre fidèle Diaphane vous fut dévoué jusqu'à son dernier soupir. »

On voudrait, en arrivant à la fin de cette Correspondance, rencontrer une dernière lettre de Frédéric roi; elle manque. Il attendait son ami; il comptait sur lui

chaque jour; il apprit sa mort avant d'avoir pu lui répondre une parole émue. Versa-t-il des larmes? N'en doutons pas : nous le verrons pleurer bientôt à la mort d'autres amis, et il semble que, de tous, M. de Suhm lui ait été le plus cher. Une lettre à Algarotti, du 16 novembre, est toute remplie de sa douleur dans le premier instant, et elle supplée aux autres témoignages :

« Remusberg, 16 novembre 1740.

« Mon cher Algarotti, je suis fait pour les tristes événements. Je viens d'apprendre la mort de Suhm, mon ami intime, qui m'aimait aussi sincèrement que je l'aimais, et qui m'a témoigné jusqu'à sa mort la confiance qu'il avait en mon amitié et dans ma tendresse, dont il était persuadé. Je voudrais plutôt avoir perdu des millions. On ne retrouve guère des gens qui ont tant d'esprit joint avec tant de candeur et de sentiment. Mon cœur en portera le deuil, et cela, d'une façon plus profonde qu'on ne le porte pour la plupart des parents. Sa mémoire durera autant qu'une goutte de sang circulera dans mes veines, et sa famille sera la mienne. Adieu; je ne puis parler d'autre chose; le cœur me saigne, et la douleur en est trop vive pour penser à autre chose qu'à cette plaie. »

Frédéric exécuta fidèlement toute la partie testamentaire de la lettre suprême qu'il avait reçue. La famille de M. de Suhm, sa sœur et ses quatre enfants furent à l'instant mandés et accueillis à Berlin; ils y eurent pension, et les enfants y furent élevés aux frais du roi. Les garçons entrèrent au service, la fille fut honorablement établie. On lit à la suite de la Correspondance tous ces détails affectueux et même pieux, tristes pourtant en ce qu'on sent qu'à mesure que le temps marche et que le souvenir s'éloigne, le philosophe et le roi, tout en faisant son devoir, n'y mêle plus rien de la flamme première. Quarante-cinq ans s'étaient écoulés; l'aîné des fils de M. de Suhm qui, autrefois blessé au service, avait obtenu le titre de conseiller de guerre et la place de maître des postes à Dessau, allait mourir à son tour à l'âge de soixante-deux ans; il écrivit à Frédéric une

lettre touchante pour lui recommander ses trois fils, tous trois sous les drapeaux et peu avancés. Le roi vieilli, et lui-même bien près de sa tombe, lui répond par cette lettre qui, dans sa sobriété, devra paraître bonne et digne encore, mais qui éveille une impression de contraste dans l'esprit du lecteur pour qui les quarante-cinq années d'intervalle n'existent pas, et qui les franchit en un coup d'œil d'une page à l'autre :

« *A mon conseiller de guerre et maître des postes de Suhm, à Dessau.*

« *Potsdam, 16 mai 1785.*

« *Ce n'est qu'avec bien de la peine que j'apprends, par votre lettre du 12, que vous touchez à votre dernier moment. Le nom de Suhm m'est effectivement cher. J'ai connu quelques-uns de cette famille qui se distinguaient par leur mérite, et qui s'étaient concilié mon estime. Votre père et vous-même y appartenez, et vos fils y auront également part, s'ils marchent sur leurs traces et imitent leurs exemples. Je suis bien aise de vous donner encore ce témoignage consolant avant de descendre du théâtre de ce monde, où vous avez joué le rôle d'un parfaitement honnête homme, qui est bien le plus glorieux pour les mortels. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous rétablisse encore une fois, et vous ait en sa sainte et digne garde. »*

Ainsi écrivait le roi honnête homme au fils de celui qui avait été son meilleur et son plus tendre ami. L'enthousiasme, hélas ! ne dure qu'un moment : c'est assez, pour honorer une âme, qu'il l'ait une fois embrasée purement dans les années fécondes. On se demande ce que serait devenue cette incomparable amitié si M. de Suhm avait vécu, ce qu'il aurait pensé de son ami le philosophe en le voyant devenu guerroyeur et conquérant, ce qu'il aurait dit des soupers de Potsdam, des entretiens de Sans-Souci, des licences philosophiques que certains convives y apportaient, et si l'idéal premier, au milieu de l'admiration persistante, n'aurait pas subi un déchet inévitable ? Je crois que cette amitié de M. de Suhm et de Frédéric, ainsi interceptée et brisée par la mort au mo-

ment même où celui-ci arrive au trône, a quelque chose de plus idéal et de plus pathétique : M. de Suhm est comme le Vauvenargues de Frédéric, qui n'eut plus ensuite d'ami aussi parfait ni aussi charmant. Toutefois ne calomnions point la réalité : Frédéric, quoi qu'en ait dit Voltaire et qu'il nous en ait donné à accroire, était un ami solide et sûr ; on le retrouvait le même le lendemain d'une défaite ou le lendemain d'une victoire ; ceux qu'il avait d'abord aimés, il les aimait toujours, et ce n'est que quand cette première génération d'amis véritables lui manqua, qu'on le vit, faute d'avoir à qui parler, se complaire trop souvent à des sarcasmes piquants avec des parasites d'esprit. Je suis loin d'avoir épuisé l'ami en Frédéric : ses Correspondances avec Jordar ; avec La Motte-Fouqué, sont des témoignages non moins réels, non moins touchants peut-être que sa Correspondance avec M. de Suhm ; mais celle-ci a cet avantage qu'elle est constamment élevée et pure, qu'elle ne contient ni plaisanteries littéraires ou morales d'un goût équivoque, ni mauvais vers. La Correspondance de Frédéric est supérieure toutes les fois qu'il n'y mêle pas de vers. Elle mérite de nous arrêter encore ; je n'ai fait que l'effleurer cette fois ; je continuerai à la faire connaître par extraits et à y dégager les belles parties, celles surtout qui sont propres à caractériser en lui l'ami sincère.

---